

l'exposait, et qu'il aimerait mieux se cacher dans la forêt, dont il connaissait toutes les retraites et y vivre en braconnant, que de rejoindre son corps. Fritz était aimé de tous les paysans, des sabotiers et des charbonniers ; personne ne songeait à le trahir, et, plus tard, on l'oublierait.

Tel était le rêve de la pauvre femme. Elle ferma soigneusement son volet et sa porte pour intercepter les rayons du soleil ; puis elle s'assit au chevet de son fils, le veillant en silence.

Bientôt on n'entendit plus dans la cabane que le double bruit de leur respiration et le chant joyeux d'un grillon blotti dans l'âtre.

La journée se passa ainsi. Fritz dormait toujours d'un sommeil profond. La nuit venue, la Marannelé remarqua enfin que Christly n'était pas rentré. C'était la première fois qu'ils absentait tout un jour sans la permission de sa mère. Elle n'osait sortir pour s'enquérir de lui, car elle craignait que Fritz ne s'éveillât et ne partit en la maudissant. Elle avait néanmoins l'esprit tourmenté de pressentiments sinistres.

Vers minuit, vaincue par l'inquiétude qui la dévorait, elle sortit sans bruit de sa chaumière, et rôda silencieusement aux alentours comme une louve qui cherche ses petits. Elle décrivait machinalement une sorte de cercle, car sa cabane était le centre où son cœur la ramenait sans cesse. Mais Fritz dormait toujours. Alors elle recommençait sa course insensée, errant à travers la forêt, au milieu des solitudes profondes, interrogeant le moindre bruit, explorant les rives escarpées du ravin dont les eaux grondaient dans le silence de la nuit, et appelant d'une voix désolée Christly, qui ne répondait pas.

Le jour la surprit acroupie sur le seuil de sa misérable demeure, les cheveux flottants sur ses épaules, l'œil fixe et brillant de larmes. En ce moment, des pas précipités se firent entendre au loin. La Marannelé releva la tête et

écouta. Une bande d'enfants s'avancèrent en effet dans la direction de la cabane, mais d'un seul coup d'œil la pauvre femme vit bien que Christly n'était pas avec eux.

— Jésus ! Marie ! que viennent-ils m'annoncer ? murmura-t-elle en posant la main sur son cœur pour en comprimer les battements.

Et comme les enfants marchaient trop lentement à son gré, la veuve s'élança à leur rencontre :

— Où est Christly ? s'écria-t-elle en saisissant par le bras celui qui allait en tête.

— Je ne sais, répondit l'enfant et comme nous ne l'avons pas vu depuis hier matin, nous lui apportons aujourd'hui sa part d'ouf.

— Vous ne l'avez pas vu depuis hier ? reprit la Marannelé avec stupeur.

— Il jouait avec nous sur la place devant la fontaine commune, reprit un autre, quand son grand frère est venu le chercher et l'a emmené avec lui du côté de la ruelle.

La veuve étouffée parut réfléchir un instant.

— En effet, dit-elle, Fritz me disait de ne pas m'inquiéter de l'absence de l'enfant. Quelle heure était-il quand Christly vous a quittés ? demanda-t-elle vivement.

— Dix heures venaient de sonner à l'église, répliqua le chef de la petite troupe.

— Et depuis ce moment, tu dis que vous ne l'avez pas revu, ni les uns ni les autres ?

— Non, Marannelé, dit l'enfant tout tremblant.

— Jésus ! Jésus ! s'écria la veuve en se tordant les mains de désespoir, Christly n'a pu se perdre dans ce calme petit village ; il n'a pu s'égarer dans la forêt ! Mais s'il était tombé au fond d'une carrière abandonnée ; si, à cette heure, il m'appelait à son aide ! Et je ne sais que faire ; et je ne puis quitter cette place ; et je ne puis crier à Fritz : Malheureux, qu'as-tu fait de ton frère ?

Les enfants, effrayés, s'étaient d'abord serrés les uns contre les autres ; mais en voyant l'expression terrible et furouche qui crispait les muscles du visage de la Marannelé, ils se débandèrent avec